

Prédication du jour

Mc 8,1-9 :

¹En ces jours-là, comme il y avait encore une grande foule qui n'avait rien à manger, il appelle ses disciples et leur dit : ²Je suis ému par cette foule : voilà déjà trois jours qu'ils restent auprès de moi et qu'ils n'ont rien à manger. ³Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en chemin, car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. ⁴Ses disciples lui répondirent : Où pourrait-on trouver du pain pour les rassasier ici, dans un lieu désert ? ⁵Il leur demanda : Combien de pains avez-vous ? – Sept, dirent-ils. ⁶Alors il enjoint à la foule de s'installer par terre. Après avoir pris les sept pains et rendu grâce, il les rompit et se mit à les donner à ses disciples pour qu'ils les distribuent ; ils les distribuèrent à la foule. ⁷Ils avaient encore quelques petits poissons. Après avoir prononcé la bénédiction sur eux, il dit de les distribuer également. ⁸Ils mangèrent et furent rassasiés, et on emporta sept corbeilles de morceaux qui restaient ⁹– ils étaient environ quatre mille. Ensuite il les renvoya.

Frères et sœurs,

Vous avez déposé vos dons devant cet autel. Des fruits, des légumes et des aliments non périssables... un peu de tout ce que la terre a donné cette année. Et ce matin, ils sont là, devant nous, à décorer le lieu où nous prions et louons le Seigneur.

Et puis, demain, tout cela va repartir. Non dans vos cuisines, mais vers l'association Espoir de Colmar, qui va en faire des repas pour des gens que la plupart d'entre nous ne connaîtront jamais.

Il y a quelque chose d'étrange, quand on y pense, dans ce détour. Pourquoi ne pas donner directement ? Pourquoi ce passage par l'autel, entre le moment où vous apportez et le moment où d'autres reçoivent ? Je crois que ce détour a un sens. Et je crois que les textes de ce dimanche nous aident à le comprendre.

Le livre du Deutéronome, au chapitre 8, s'adresse à un peuple qui n'a encore rien récolté. Il est dans le désert, il n'a connu que la manne, l'eau du rocher, la dépendance totale. Et Moïse lui parle d'un pays qu'il ne connaît pas encore : « un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, un pays d'huile d'olive et de miel [...] tu mangeras à satiété » (Dt 8,8-10).

C'est une promesse magnifique. Mais elle est suivie, presque aussitôt, d'un avertissement. « Garde-toi d'oublier le Seigneur [...] de peur qu'après avoir mangé et t'être rassasié [...] ton cœur ne s'élève, et que tu n'oublies le Seigneur [...] Garde-toi de dire en ton cœur : ma force et la puissance de ma main m'ont acquis ces richesses » (Dt 8,11-17).

C'est assez juste, non ? Le manque nous garde souvent en prière. L'abondance, elle, nous rend parfois oublieux. Quand tout va bien, quand le frigo est plein, on a moins souvent le réflexe de dire merci. On a plutôt tendance à penser qu'on l'a bien mérité.

Le mot d'ordre de cette semaine le dit autrement et avec une grande simplicité : « Les yeux de tous espèrent en toi, et tu leur donnes leur nourriture en son temps » (Ps 145,15). Ce n'est pas nous qui produisons notre pain à la force de nos mains. C'est un don qui vient d'ailleurs, même quand il passe par notre travail, notre terre, nos récoltes.

Alors peut-être que ce détour par l'autel, cette petite étape entre le champ et l'assiette du pauvre, c'est exactement ça : un moment pour ne pas oublier. Un moment pour dire, avant de donner : ce n'est pas moi qui ai fait pousser ça tout seul.

L'évangile de ce jour nous emmène ailleurs, mais sur le même chemin. Une foule immense a suivi Jésus. Depuis trois jours. Trois jours sans qu'on nous dise ce qu'ils ont mangé, sans doute pas grand-chose. Et Jésus, lui, s'inquiète : « j'ai compassion de cette foule [...] s'ils s'en vont chez eux à jeun, les forces leur manqueront en chemin » (Mc 8,2-3).

Le mot grec utilisé ici pour « compassion », *splanchnizomai*, désigne littéralement une émotion qui prend aux entrailles. C'est d'ailleurs le même mot qu'on retrouve pour le père du fils prodigue en le voyant revenir, ou pour le Samaritain devant l'homme laissé pour mort au bord de la route. Ce n'est pas une pitié polie, distante. C'est un bouleversement intérieur devant la faim réelle, de gens réels.

Et que font les disciples, face à cela ? Ils regardent ce qui manque. « Comment pourrait-on les rassasier de pains, ici, dans un lieu désert ? » (v.4). C'est une question honnête, d'ailleurs. Elle ressemble beaucoup à celle du peuple dans le désert de l'Exode, qui doutait de pouvoir survivre là où il n'y avait rien. On la comprend, cette question. Nous la posons nous-mêmes, souvent : que peut-on faire, nous, avec si peu, face à des besoins si grands ?

Mais Jésus ne répond pas à leur doute par un miracle qui les dispenserait d'agir. Il leur pose une question très concrète : « Combien avez-vous de pains ? » (v.5). Il commence par ce qu'ils ont, pas par ce qui manque. Sept pains, quelques poissons. Et c'est par leurs mains, à eux, que la nourriture va passer. Il rend grâce, il rompt, il donne aux disciples, pour qu'ils distribuent à la foule.



La multiplication des pains et des poissons (Lambert Lombard, XVI^e s.)

Dimanche 4 octobre 2026
Fête des récoltes

Le texte précise un détail qu'on pourrait facilement laisser passer : il reste sept corbeilles pleines. Sept, comme les sept pains. Ce chiffre revient aussi un peu plus loin dans l'évangile, quand Jésus le rappelle lui-même à ses disciples, comme s'il fallait insister. Ce n'est pas un hasard littéraire. Ce récit se situe juste après le passage de Jésus dans une région largement non juive. Le chiffre douze, dans le premier récit de multiplication, évoquait les douze tribus d'Israël. Le chiffre sept, ici, évoque plutôt une plénitude qui ne connaît pas de frontière. Comme si Marc voulait nous dire : ce partage-là n'est réservé à personne en particulier. Il déborde, et il déborde vers tous.

Alors, revenons à nos dons, posés devant cet autel.

Vous n'avez pas produit une multiplication miraculeuse, ce n'était d'ailleurs pas attendu en cette année où les récoltes ont été difficiles. Vous avez fait ce que les disciples ont fait : vous avez apporté ce que vous aviez. Peu ou beaucoup, peu importe. Et ce matin, ces dons sont bénis, en quelque sorte, par le simple fait d'être ici, devant Dieu, avant de repartir vers d'autres tables.

Ce que je trouve beau, dans ce mouvement, c'est qu'il ressemble presque trait pour trait au geste de Jésus. Il prend, il rend grâce, il donne à travers des mains humaines pour que d'autres soient rassasiés. Vous, vous apportez, on rend grâce ensemble ce dimanche, et lundi, d'autres mains, celles de l'association, feront passer cela jusqu'à des assiettes que nous ne verrons pas.

On pourrait presque se demander, chacun pour soi, cette semaine : est-ce que je suis, comme les disciples au début du récit, du côté de ceux qui ne voient que ce qui manque ? Ou est-ce que j'accepte de mettre dans les mains de Dieu le peu, ou le beaucoup, que j'ai, en faisant confiance que cela peut nourrir plus loin que je ne le vois ?

Ce n'est pas rien, en ce moment, de se poser cette question. Le recours à l'aide alimentaire a fortement augmenté ces dernières années en France, touchant aujourd'hui des personnes qu'on n'imaginait pas concernées il y a dix ans : des salariés, des retraités. Les associations qui redistribuent ce que nous donnons manquent parfois de moyens pour répondre à tout. Ce que vous avez apporté hier ou ce matin n'est donc pas un geste symbolique isolé. C'est une petite part d'un geste bien plus grand, qui continue, semaine après semaine, ailleurs aussi.

Le mot d'ordre de la semaine nous rappelle que tous, nous attendons notre nourriture d'une main qui n'est pas la nôtre, tandis que le Deutéronome nous met en garde contre l'oubli qui vient avec l'abondance. Puis l'évangile nous montre que le peu que nous avons, une fois remis entre les mains de Dieu, peut passer par nous pour aller nourrir bien plus loin que nous ne l'imaginons.

Alors, ce matin, en regardant ces fruits et ces légumes posés devant l'autel, on peut peut-être simplement se dire : merci pour ce qui a poussé malgré les conditions climatiques de cette année, et merci de pouvoir le faire passer plus loin. Amen.

Pasteur Thierry Larcher